



Le retour du
fugueur

Luc Proulx

& Jim
JOEY CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Proulx, Luc, 1955-

Le retour du fugueur

Nouv. éd.

Publ. antérieurement sous le titre : Le fugueur II. Saint-Lambert,
Québec : Dominique et Compagnie, 1998.

Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Échos.

Suite de: Le fugueur.

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-25-0

I. Titre. II. Titre: Le fugueur II.

PS8581.R59R47 2010 jC843'.54 C2010-942516-2

PS9581.R59R47 2010

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Design de couverture et de mise en pages : studiogougeon.com

Correction d'épreuves : Isabelle Harrison et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2011, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-25-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2011 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Un soir de janvier, Jean-Samuel se rebelle contre son père alcoolique et se lance dans une fugue éperdue qui deviendra une intense leçon de vie. Arrêté rapidement avec un compagnon d'infortune au lourd passé, puis placé en centre d'accueil pour jeunes contrevenants, l'adolescent connaît l'amitié de Squatte et l'amour d'Isabelle. Ce qui ne l'empêche pas de devoir se mesurer à lui-même, face à la haine et à la jalousie, à la vie et à la mort, en découvrant que la plus grande difficulté d'une fugue n'est ni le froid ni la faim, mais le retour.

Si Jean-Sam a pu faire du chemin depuis sa fugue, retrouver le père de son enfance et s'attacher à Isabelle, le bonheur semble plus incertain pour d'autres.

Annie

Annie ferma le téléviseur d'un geste brusque, puis elle lança la télécommande sur la table basse du salon pour se retrouver seule dans le silence, l'air bougon. Elle jeta un regard de feu sur les alentours, comme si elle avait voulu incendier sa maison d'accueil.

Les dimanches lui flanquaient toujours un cafard qui la taraudait du lever au coucher. Auparavant, au centre d'accueil, elle voyait les autres quitter pour se rendre dans leur famille, alors qu'elle demeurait sur place avec quelques indésirables que personne ne venait chercher. Ce genre de situation moche lui manquait pourtant en ce moment, alors que le sempiternel repas familial avec les oncles et les tantes de sa famille d'accueil l'horripilait au point de vouloir hurler sa frustration.

Elle en avait ras le bol de côtoyer ces gens à qui elle n'avait rien à dire; et pas plus envie de les entendre. L'adolescente bondit sur ses pieds, traversa la cuisine sans un regard pour la femme et l'homme qui préparaient le repas et elle partit se réfugier dans sa chambre, où elle prit son cellulaire avec la

ferme intention de se sortir de cet endroit.

—Salut, Mag! Oui, c'est moi. Dans le parc... O.K.? Comment ça, à quelle heure? Tout de suite, sinon je commets un meurtre!

L'adolescente engouffrait rageusement quelques effets personnels dans son sac à dos, lorsque la femme qui l'avait accueillie dans sa maison cogna légèrement à sa porte, avant de pénétrer dans la chambre :

—On soupe dans une heure et demie et tout le monde sera bientôt arrivé, la raisonna-t-elle. Ce n'est pas le moment de partir, Annie! dit-elle impérieusement à la jeune fille qui demeurait fermée, ne daignant même pas la regarder. Et tu ne sors pas ce soir non plus, parce qu'il y a l'école demain et qu'il ne faudrait pas que tu gâches ton début de semestre.

Annie demeurait sourde aux arguments de la femme qui se sentait dépassée par cette aversion farouche. L'attitude agressive qui animait l'adolescente rendait tout contact difficile, voire impossible en ce moment. Devant l'absence de réponse, elle s'entêta elle aussi :

—Tu vas me répondre à la fin! Tu m'épuises avec tes bouderies.

—Prends des vacances si t'es fatiguée, lui rétorqua froidement Annie. Moi, c'est ce que je m'en vais faire.

Laissant la femme muette dans son sillage, Annie sortit de la chambre en enfilant les bretelles de son sac à dos, et elle quitta la maison sans un regard pour la femme dont le son de la voix s'estompa au claquement de la porte.

—Pauvre conne! J'ai rien à t'expliquer parce que tu sais

rien de moi, cracha Annie entre ses dents, en s'éloignant.

Elle accéléra le pas pour se retrouver seule le long de la route déserte à deux voies, bordée de longues herbes jaunes inclinées sous le soleil couchant. Rapidement, elle retrouva un peu de calme. Sa rage se mua progressivement en déprime au fil de sa marche solitaire dans ce paysage de feuilles recroquevillées qui rougissaient dans les arbres.

L'été qu'elle avait manqué, en restant la plupart du temps prostrée dans sa chambre, était bel et bien fini.

Même au fil de ses longs errements solitaires sur les berges de la rivière voisine, loin de tous et de tout, son chagrin l'avait continuellement empêchée d'apprécier le temps qui passe, comme s'il ne lui appartenait plus. Son esprit voguait ailleurs avec quelqu'un qui n'était plus là, et Annie demeurait interdite, même avec Maryse qui doutait de ses possibilités de réussite avec l'adolescente : « Peut-être vaudrait-il mieux mettre fin à ce placement, plutôt que de risquer de perdre une famille d'accueil? », avait noté l'éducatrice dans le cahier de bord d'Annie. « Son deuil est trop difficile pour permettre son insertion », avait-elle conclu.

Octobre préparait le changement de saison, un espace-temps qu'Annie avait vécu dans les limbes. L'été de son chagrin lui paraissait une éternité, emmurée dans sa solitude. L'absence de Sylvain avait tout emporté dans un deuil qui l'avait laissée vide, désespérée. Elle lança un coup de pied sur un gros caillou qui roula sur la chaussée, en se demandant comment elle avait bien pu faire pour tenir cinq mois avec ces gens toujours si compréhensifs, et tellement accaparants.

Heureusement, il y avait le parc municipal et surtout Magalie, une fille de son école qu'elle avait connue en patientant sur un banc, face au bureau du directeur de troisième secondaire. Les deux filles avaient conclu que cette rencontre disciplinaire les indifférait totalement et elles avaient quitté en douce pour sécher l'après-midi de cours, et mieux faire connaissance.

Elles ne se laissaient plus depuis, au grand désarroi de l'éducateur de leur école qui ne voyait rien de positif dans leurs fréquentations, jusqu'à craindre des équipées motivées par un caractère délinquant.

Magalie était une grande fille d'allégeance punk : blouson et veste de cuir à boutons cuivrés et longues bottes lacées aux genoux, sur des jeans troués et couverts de dessins lugubres. Son style avait le double avantage d'attirer de rares amies comme Annie, en repoussant les autres. Il n'y avait jamais d'indécis et pas de quartier pour les *straights* : Magalie avait une dent contre la planète tout entière, et Annie se demandait comment il se faisait que cette fille indomptable n'avait jamais été sa voisine de chambre au centre d'accueil.

Elles se connaissaient depuis peu, mais Annie l'aimait bien. Ses rares contacts avec Isabelle et ses amis du centre n'avaient réussi qu'à raviver le deuil de son amoureux, tandis que l'énergie de Magalie l'amenait toujours ailleurs.

Son humeur changea du tout au tout en apercevant sa copine seule sur un long banc de parc, les jambes croisées en signe de fermeture et les deux bras allongés sur le dossier, pour déclarer la place occupée. Annie aimait l'audace et l'air

vindictif de son amie, assez frondeuse pour interdire le banc à quiconque n'était pas autorisé à venir poser les fesses près d'elle.

— Salut, Mag!

— Ils te font chier... chez la famille Ducon? lança la grande fille noire, en guise de salutations.

— Je déménagerais même dans le garage pour ne plus les voir.

Annie s'assit et Magalie se pencha sur elle pour lui souffler un secret à l'oreille :

— On a un *trip* à faire, si ça te tente. J'ai ça dans mes poches. Je garde du *crystal meth* pour François: t'sais... le grand frisé du cours de mécanique. C'est du bon stock, y'en a plein qui l'ont essayé et je peux te dire que tout le monde a trouvé ça hal-lu-ci-nant! proposa-t-elle à Annie, qui se réjouit à l'idée.

— Ici? demanda Annie, quelque peu incrédule.

— Sûrement pas... répondit l'autre, en inspectant les alentours d'un long regard circulaire. Suis-moi, on va rejoindre François... ça se fait à pied.

La grande fille punk se mit en marche avec Annie qui traînait encore une part de ses tourments, en se demandant secrètement comment elle pourrait de toute façon envisager de rentrer chez elle. Mais elle conclut de s'accrocher à l'idée du moment, en s'arrimant à la volonté de Magalie.

Au moins, elle savait que son amie ne la laisserait pas tomber si jamais elle se retrouvait en difficulté.

C'était sa seule certitude depuis des semaines et Annie

préférerait vivre dans cette vérité. Dans cette fuite en avant, elle pouvait mieux s'arracher à tous ses souvenirs.

Les deux filles se dirigèrent sans plus tarder vers un motel d'une douzaine de cabines, en bordure de la grand-route. Le déclin du soleil allongeait leurs silhouettes sur le macadam, qu'elles quittèrent bientôt pour bifurquer dans un sentier pédestre plongeant parmi les sombres bosquets. Devant, une haute haie de cèdres délimitait un stationnement.

Magalie était excitée à l'idée de tester l'effet des capsules hallucinogènes qu'elle gardait précieusement dans un sachet, dissimulé dans l'une des multiples poches de son blouson de cuir.

— Quand on est gelé sur le *crystal meth...* c'est pas le temps d'aller se montrer la face devant les parents, dit-elle avec un sourire entendu.

— N'importe quand... c'est jamais le temps de leur voir la face, rétorqua Annie avec un relent de mauvaise humeur à la seule évocation d'une figure parentale.

Magalie s'arrêta devant la porte numérotée 14 et frappa trois coups rapides.

— On n'entend rien, t'es sûre que c'est bien cette chambre-là? demanda Annie, visiblement nerveuse.

— Au pire, on garde la *dope* pour nous et tant pis pour eux, on ne s'en laissera pas imposer, affirma Magalie.

La porte s'ouvrit finalement et elles furent accueillies par François Bérubé et un ami du même âge; tous deux attendaient fébrilement la livraison de la marchandise pour commencer la fête. Après avoir échangé quelques dollars

pour des capsules de poudre qu'elle venait de rendre à François, Magalie fit remarquer à Annie qu'il était vingt heures, histoire de garder quelques repères dans le temps.

Alors la consommation débuta. Ils inhalèrent la poudre à l'aide d'une courte paille introduite dans une narine, et Annie en ressentit un profond dégoût.

— Ouache... c'est méchant vrai! déclara-t-elle en grimaçant. J'en ai jusque dans le fond de la gorge.

— Moi aussi, j'ai la gorge carrée, comme gelée chez le dentiste, renchérit Magalie avec une grimace, tandis que François reniflait la substance à son tour, tout de suite imité par leur autre complice.

En quelques minutes à peine, la drogue s'empara de leur esprit en aliénant progressivement tous leurs sens. La fête se fit au ralenti et le temps sembla s'abolir dans un moment insaisissable. Annie se sentait étonnamment bien. Sa rage s'était dissipée, la laissant dans un état d'hypersensibilité qui lui plaisait profondément. Ce temps, qui lui échappait depuis des semaines, sembla tout à coup lui appartenir pleinement, jusque dans la moindre seconde. Elle se sentait une acuité exacerbée par une émotion indicible qu'elle savait partager pleinement avec Magalie.

Une heure passa sur des musiques sélectionnées à même un lecteur iPod. Leurs échanges n'étaient plus qu'étonnements et fous rires, lorsqu'ils décidèrent subitement de se rendre au centre commercial d'en face, afin d'y acheter des boissons énergisantes pour les mixer à la vodka que les garçons avaient apportée. Tous les quatre éprouaient de la

difficulté à marcher dans le sentier obscurci par la nuit, s'esclaffant de leurs maladresses, se soutenant les uns les autres, pour finalement tous s'écrouler par terre, dans un grand éclat de rire communicatif.

— Moi, j'veux boire de la bière... pouffa François en se relevant maladroitement.

La folle équipée se remit laborieusement sur pied, chacun s'accrochant à son voisin pour ne pas retomber.

— Comment veux-tu que j'aille acheter de la bière? Mes bottes s'enfoncent dans l'asphalte! s'exclama Magalie, en traversant la route d'un pas vacillant.

— Es-tu certaine qu'y a pas de voitures qui s'en viennent? Je me sens comme un chevreuil qui essaie de traverser la route... je fige devant les phares! avoua leur ami, qu'Annie dut tirer par la manche pour l'amener de l'autre côté du boulevard.

Ce fut un garçon plus âgé qui leur offrit d'aller acheter de la bière pour eux, en échange d'une dose de drogue. Quelques minutes plus tard, ils réintégraient leur cabine de motel pour célébrer la soirée en décapsulant une bouteille, tandis que Magalie mélangeait vodka et boisson énergisante dans un cocktail à se faire éclater le cœur et les artères.

— J'suis gelée au boutte... mais j'ai la gorge en feu par exemple, s'amusa Magalie, après avoir avalé une longue rasade de son breuvage alcoolisé.

Annie avait maintenant de la difficulté à reconnaître sa copine et ses nouveaux amis à cause de la distorsion cognitive que produisait la drogue. Elle décida d'aller se réfugier dans

la salle de bain pour se ressaisir. Magalie, quant à elle, reprenait la bouteille de vodka pour s'en délecter encore une fois goulûment.

Seule dans la pièce exigüe et sous la lumière cruelle d'un néon, l'adolescente découvrait ce qu'était une hallucination en voyant sa figure s'étirer comme du caoutchouc. Elle passa ses doigts sur son visage à la peau étrangement cireuse, confuse au point d'oublier l'endroit même où elle se trouvait. Soudain, la voix angoissée de François traversa la porte qu'elle avait refermée sur elle, pour se donner un peu de solitude.

— Magalie... Mag! Qu'est-ce qui t'arrive?

Annie sentit la peur la saisir au ventre en constatant que la panique était encore plus grande chez l'autre adolescent qui s'enfuyait en criant et en claquant la porte.

— Elle est pas juste malade... Elle est complètement convulsée!

Annie chercha un instant, dans son extrême confusion, comment rouvrir la porte de la salle de bain, qui semblait bouger dans l'éclairage irréel du néon au-dessus du lavabo. La lumière d'un blanc laiteux déformait la pièce dans laquelle elle tituba, avant de reprendre son équilibre et de tourner enfin la poignée. L'éclairage tamisé et l'obscurité ambiante firent surgir tout à coup un autre monde, celui de la chambre où Magalie gisait sur le lit, les yeux révulsés et l'écume à la bouche. François s'inquiétait tout autant pour lui-même, que pour l'adolescente comateuse et, visiblement, l'autre avait mis les voiles.

— On a pris la même *dope*... qu'est-ce qui nous dit que ça ne va pas nous arriver à nous aussi? demanda-t-il à Annie qui revenait à la réalité dure, en se penchant sur Magalie.

— Appelle le 9-1-1, ordonna-t-elle au garçon qui se jeta sur le combiné pour composer maladroitement les trois chiffres et pour donner l'adresse, et la raison de cet appel de détresse.

— Du *crystal meth*... oui. Et de l'alcool aussi. Je l'sais pas si elle a des problèmes de santé... quinze ans, je crois, dit-il encore à la préposée du service d'urgence médicale, en interrogeant Annie du regard quant à l'état de la jeune fille qui demeurait inerte dans ses bras. Dépêchez-vous, ça m'a l'air grave!

Après avoir raccroché le combiné du téléphone, François se précipita à l'unique fenêtre donnant sur le stationnement et la réception.

— Le proprio a dû tout entendre, dit-il à Annie, l'air toujours aussi paniqué. Il s'en vient en courant avec une trousse... de la Croix-Rouge, réalisa-t-il toutefois avec un air d'encouragement. *Fuck!* La police est dans l'entrée. Viens-t'en, Annie, faut qu'on s'en aille... ils vont s'en occuper, nous on peut plus rien faire... argumenta-t-il, tandis qu'Annie gardait Magalie à demi consciente dans ses bras.

Le propriétaire entra en trombe dans la cabine de motel et bouscula quelque peu Annie pour dégager la jeune fille en détresse.

Elle recula de trois pas, se contentant de regarder l'homme qui s'évertuait à dégager les voies respiratoires de Magalie.

Elle risquait de sombrer dans le coma, disait-il pour lui-même. François tira Annie vers lui et la jeune fille aperçut alors les deux policiers qui s'informaient à la guérite de la réception. Les jeunes se regardèrent brièvement, jetèrent un dernier regard à Magalie dont le visage était maintenant couvert d'un masque transparent relié à une petite bombe d'oxygène, et déguerpirent à toutes jambes avant que les phares de l'autopatrouille les atteignent. Puis, ils se défilèrent à quatre pattes sous les bosquets.

Les quelques minutes qui s'écoulèrent avant que l'ambulance s'arrête devant la porte entrouverte de la cabine 14, et que les techniciens en descendent avec tout leur attirail médical et une civière pour se précipiter dans le couloir éclairé, tout ce long délai leur parut autant de temps pris sur la vie de Magalie.

Annie et François restaient planqués dans le noir, hale-tants, chacun aussi inquiet pour lui-même que pour la victime que l'on transportait maintenant sur une civière à l'intérieur du véhicule, un soluté tenu à bout de bras par un ambulancier. On s'activa autour de la camionnette, puis des portes claquèrent et la sirène ajouta son cri strident aux gyrophares. Le camion repartit en trombe en laissant les deux jeunes dans un silence soudain, alors que les policiers, à bord de la voiture de patrouille, s'éloignaient lentement des lieux en inspectant les alentours.

— J'espère qu'ils vont la sauver... il faut! il faut! il faut! répéta Annie en martelant la terre de son poing.

Ses larmes coulaient abondamment, emportant tout ce

stress épouvantable qui demeurait une fois le branle-bas médical terminé.

— Ils ont dû faire ce qu'il faut, tenta de la rassurer François dans la pénombre. Il faut que l'on rentre chacun chez soi. Je prends ton numéro et aussitôt que j'ai des nouvelles de Mag, je t'appelle... conclut l'adolescent, en aidant Annie à se remettre sur ses pieds.

Étourdie de chagrin et toujours sous l'emprise du dérivé de cocaïne, Annie eut peine à garder son équilibre, en s'accrochant à François pour se tenir debout.

La route lui parut interminable pour revenir au domicile familial, ce qui permit toutefois à la jeune fille de retrouver un certain aplomb. D'un commun accord, ils s'échangèrent leurs numéros d'appareils cellulaires.

— Plus jamais de cette cochonnerie-là, François, t'as compris? Ni moi, ni toi, ni personne qu'on aime devrait prendre ce maudit poison.

— Plus jamais, acquiesça-t-il, obnubilé par la crainte de ce qui arrivait au moment même à leur amie.

Mais au moment où ils se parlaient, il n'arrivait rien à Magalie. Il n'arriverait d'ailleurs plus jamais quoi que ce soit à l'adolescente, qui n'avait pas trouvé la force nécessaire pour tenir le coup jusqu'à l'hôpital. Quelque part sur une route secondaire, sa jeune existence avait pris fin sous le regard attristé de deux ambulanciers qui se demandaient bien qui étaient ces jeunes qu'ils avaient vus s'enfuir à leur arrivée.

Le retour

Jean-Sam attendait l'autobus scolaire au coin de sa rue, sans se douter du drame qui l'attendait à la polyvalente.

On aurait pu faire une carte postale du gros autobus jaune glissant sous les feuilles écarlates d'un grand chêne traversé par les rayons du soleil matinal, mais le garçon demeurait insensible à la beauté automnale en ce début de semaine. Jean-Sam était tout aussi indifférent aux discussions des quatre jeunes à côté de lui, qui discutaient de la nouvelle saison de hockey.

Vaguement déprimé par le changement de saison, l'adolescent constatait que le temps des espadrilles achevait, que ce serait bientôt celui où sa mère voudrait qu'il mette des bottes, en plus du manteau, des gants et de tout l'attirail hivernal.

Le grincement de freins s'estompa, la porte battante s'ouvrit en deux claquements secs et il monta dans le bus à la suite des autres, pour aller rejoindre ses copains sur les banquettes arrière.

Steve et deux autres jeunes que Jean-Sam avait retrouvés

à sa sortie du centre d'accueil l'y attendaient.

— Hé mec! l'interpella Steve en catimini, on a un quart de maudit bon pot, lui confia-t-il à voix basse. Ça te dirait de fumer un joint avant le cours de français?

— Surtout pas! se rebiffa Jean-Sam, après une seconde d'hésitation. J'ai rendez-vous avec mon éduc à la fin du cours et j'ai pas envie de me présenter devant lui gelé comme une balle. Il s'en apercevrait tout de suite comme si c'était écrit dans ma face, se défendit-il, pour ne pas se joindre à la bande de fumeurs.

Par expérience de la drogue comme des éducateurs, Steve fut le premier à reconnaître qu'une telle rencontre n'avait rien de tripant, bien au contraire. D'autant plus que la première chose que l'éducateur tenterait de savoir à propos de Jean-Sam concernerait justement sa consommation de marijuana.

Le reste du trajet fut un long silence entrecoupé de remarques anodines, jusqu'à ce que l'autobus fasse son entrée dans le stationnement de la polyvalente.

Steve acheva de rouler son joint, en racontant à qui voulait l'entendre qu'il serait sûrement demandé cette semaine pour une autre visite au bureau du directeur de niveau. Ses notes en baisse et ses absences en hausse le plaçaient sur la liste des cas prioritaires des groupes de cheminement particulier. Ce qu'il ignorait cependant, c'est que le responsable de l'école se méfiait encore plus de l'activité constante autour de son casier, les attroupements en témoignant, tout comme de ses balades soudaines dans les champs avoisinants, toujours

accompagné des trois mêmes élèves, Jean-Sam leur faisant quelquefois un quatrième compagnon.

Les quatre jeunes descendirent les derniers du véhicule et Jean-Sam partit en direction de l'entrée principale, tandis que les trois comparses se dirigeaient à l'arrière du complexe sportif pour consommer leur joint. Jean-Sam passa à son casier pour prendre son livre de grammaire, puis il s'inséra dans la foule qui s'engouffrait dans le vaste escalier central pour monter lentement jusqu'à l'étage des classes.

Il atteignait le couloir du second étage, lorsqu'un camarade de classe se faufila dans la foule pour le rattraper. Essoufflé d'avoir couru pour le rejoindre, ce dernier lui lança son message par bribes :

— Sais-tu ce qui est arrivé à Magalie, hier soir?

— L'amie d'Annie Deslauriers? demanda-t-il, l'air dubitatif.

— Elle est morte avant d'arriver à l'hôpital, il paraît que c'est une *overdose*.

— Comment ça... une *overdose*?! Où t'as entendu ça, toi? demanda-t-il en s'arrêtant net dans le corridor pour faire face à son interlocuteur.

Jean-Sam avait connu la grande rebelle en noir par l'entremise d'Annie, sans toutefois devenir proche d'elle, puisqu'ils ne se fréquentaient pas en dehors de l'école.

— C'est mon père qui me l'a dit, vu qu'il est policier. Ils étaient au Motel Boisé. Les ambulanciers ont signalé d'autres jeunes sur place, mais ils se sont sauvés après avoir composé le 9-1-1.

Tout en se rapprochant de sa classe de français, Jean-Sam

écouta les quelques renseignements que l'autre avait entendus. La mine triste de son professeur et la présence du psychologue de l'école achevèrent de le convaincre de la véracité de la morbide nouvelle.

Dans le local de cheminement particulier, où Magalie aurait dû poursuivre sa vie ce matin-là, son absence – qui allait s'avérer définitive – creuserait progressivement un vide dans lequel une partie de l'espoir de chacun irait se perdre.

Les élèves d'une polyvalente partageaient tous les mêmes couloirs, les mêmes locaux, apprenaient les mêmes matières. Comme une immense tribu urbaine, ils étaient liés les uns aux autres et le sort de chacun faisait résonance dans l'espoir et la destinée de l'ensemble. Le malheur, loin de se diluer dans la masse des jeunes qu'il frappait, s'en trouvait aggravé. Presque tous, certains beaucoup plus fortement que d'autres, se verraient dans cette tragédie comme dans un miroir.

Dans la classe de Magalie, le psychologue attendait l'arrivée de tout le groupe pour lui communiquer la triste nouvelle, et surtout assister l'enseignante dans la gestion des réactions émotives. En voyant Steve et ses amis fumeurs se pointer dans le couloir en rigolant, le sourire béat et le regard lent, Jean-Sam se dit que le choc serait difficile à encaisser pour son copain.

Steve et Magalie étaient sortis ensemble l'année précédente et cette relation amoureuse s'était muée en une grande amitié, après la rupture. Hochant la tête de dépit, Jean-Sam partit se réfugier dans son local de français, pour ne pas être celui qui lui apprendrait la nouvelle.

La cloche sonna et les enseignants exigèrent le silence. La minute d'ensuite, toute l'école était mise au courant par la voix du directeur, via le système de communication. Un silence contenu suivit la fin du message.

Jean-Sam regardait fixement la porte entrouverte de la classe de Steve, située en face de son local de français, pour tenter de voir par l'entrebâillement comment son ami réagissait à l'annonce. Ses pires appréhensions se concrétisèrent lorsqu'il vit Steve quitter la classe sans se retourner malgré que l'enseignante lui demandait de revenir. Son sempiternel sourire givré s'était évanoui dans un rictus de rage et de peine qui bouleversa Jean-Sam. Il vit son copain tituber de chagrin et s'enfuir dans le passage désert.

Steve descendit au rez-de-chaussée de l'école et se dirigea vers les locaux administratifs où se trouvait le bureau du policier-éducateur. Sans même frapper, il entra pour apostropher l'homme en uniforme.

— Vous n'êtes qu'une bande de peureux juste capables de mettre des contraventions sur des autos stationnées, crachait-il au visage de l'homme. Vous le saviez qu'il se vendait du *crystal meth* dans le parc, mais vous n'avez jamais rien fait pour arrêter les *pushers*. C'est François Bérubé qui vend cette cochonnerie-là, tout le monde sait ça... tout le monde sauf vous autres. C'est la bande du *Wild Unit* qui fournit les revendeurs, lança-t-il au visage du policier qui resta de glace derrière son bureau.

L'agent, bouche bée, n'eut pas le temps de répliquer. Steve tourna les talons en sentant sa rage se fondre dans l'immense

tristesse qui l'envahissait à mesure que le décès de Magalie devenait plus réel dans son esprit.

L'adolescent partit chercher refuge dans l'aire déserte des casiers, en espérant y trouver un peu de solitude. Il ne savait plus quel sentiment, celui de la haine ou du chagrin, submergeait son esprit en déroutant le premier, mais déjà un flot des larmes l'assaillait.

Voyant que d'autres approchaient, il repartit se cacher dans les toilettes pour que personne ne le voie pleurer comme un gamin.

Quelques minutes plus tard, il ressortit des cabinets pour s'asperger le visage au lavabo et, en se fixant dans la glace, il prit une résolution : Bérubé allait payer pour ce qu'il avait fait ! Il lui réglerait son cas et, ensuite, plus jamais il ne remettrait les pieds dans cette école où seule la présence de Magalie l'avait rendu heureux.